

Comme une lettre à la Poste

AGNÈS MAROT

♥ Roman
EYROLLES

Éditions Eyrolles
61, bd Saint-Germain
75240 Paris Cedex 05
www.editions-eyrolles.com

Collection « Pop'Littérature »

Éditrice externe : Nolwenn Tréhondart

Depuis 1925, les éditions Eyrolles s'engagent en proposant des livres pour comprendre le monde, transmettre les savoirs et cultiver ses passions !

Pour continuer à accompagner toutes les générations à venir, nous travaillons de manière responsable, dans le respect de l'environnement. Nos imprimeurs sont ainsi choisis avec la plus grande attention, afin que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement. Nous veillons également à limiter le transport en privilégiant des imprimeurs locaux. Ainsi, 89 % de nos impressions se font en Europe, dont plus de la moitié en France.

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, sur quelque support que ce soit, sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris.

Illustrations : Vecteezy.com
© Éditions Eyrolles, 2024
ISBN : 978-2-416-01135-1

AGNÈS MAROT

Comme une lettre à la Poste

● Roman
EYROLLES

L'Insoutenable Légèreté de l'être

ÉLAÏA était une jeune femme comme beaucoup d'autres. Des formes là où il faut, d'autres là où il ne faut pas, presque trente ans au compteur – bien qu'on lui demande toujours sa carte d'étudiante à l'entrée des musées. La plupart du temps, elle rassemblait ses cheveux mi-longs en un chignon informe et portait un jogging ajusté assorti d'un gilet en pilou-pilou ; enfilait un jean à regret quand elle devait sortir, ce qui n'arrivait heureusement pas si souvent. Elle cuisinait un peu, bouquinait beaucoup, passait ses soirées devant Netflix enroulée dans un plaid, son chat profondément endormi sur ses genoux.

La seule chose chez elle qui sortait un tant soit peu de l'ordinaire, c'était son prénom. Élaïa. L'hirondelle, en basque. Non que ses parents aient une quelconque origine basque : ils étaient simplement tombés dessus en tapant « prénom fille original » sur Internet et avaient décidé de l'en affubler, la condamnant de ce fait à l'épeler trois ou quatre fois à chaque nouvelle rencontre.

C'était peut-être pour ça qu'elle n'aimait pas beaucoup les nouvelles rencontres. D'ailleurs, elle n'aimait pas beaucoup les gens de manière générale. Oh, elle savait se montrer très sociable quand elle le souhaitait et ne dépareillait pas dans une soirée mondaine ou une fête entre potes. Elle préférait les

bonnes bouffes avec ses meilleures amies dans son petit appart de banlieue aux bars bruyants de la capitale, c'est tout.

En somme, Élaïa était plutôt heureuse. Elle avait peu d'amies mais pouvait compter sur chacune d'elles. Elle aimait son travail d'éditrice freelance, en partie parce qu'il lui permettait de s'immerger dans des mondes de fiction et de rencontrer des auteurs qu'elle admirait, en partie parce qu'elle pouvait l'exercer depuis chez elle, dans un bureau cosy qu'elle avait soigneusement aménagé à son image. Elle vivait la vie qu'elle s'était bâtie, pierre après pierre, sans jamais rien lâcher.

Pourtant...

Était-ce la trentaine approchante, ou une énième manifestation de l'*insoutenable légèreté de l'être*, comme l'appelait Milan Kundera dans son roman éponyme¹ ? Depuis quelque temps, Élaïa se sentait... *insatisfaite*.

— Je m'ennuie, avoua-t-elle à Grognon, son chat et éternel confident.

La boule de poils l'observa d'un œil morne, comme si tout ça ne la concernait pas. Accoutumée à son humeur de persan, elle poursuivit :

— Il faudrait quelque chose de nouveau dans ma vie. Mais quoi ?

En réponse, son téléphone bipa, annonçant une notification. Elle la consulta, un large sourire aux lèvres.

— Enfin ! exulta-t-elle en découvrant le rappel qu'elle avait enregistré quelques jours plus tôt.

À cette heure-ci, le facteur avait dû passer déposer sa dernière commande de livres. Elle ferma son gilet en pilou

1. *L'Insoutenable Légèreté de l'être*, Milan Kundera, éd. Gallimard, 1984. La fiche de lecture complète d'Élaïa est disponible en fin d'ouvrage, p. 290.

pour dissimuler le haut de son pyjama, força dans ses baskets pas faites pour contenir ses grosses chaussettes fluffy et fonda dans l'ascenseur jusqu'à la boîte aux lettres. Elle l'ouvrit, fébrile, la main déjà tendue vers son précieux contenu.

Ses doigts se refermèrent sur le vide.

Elle consulta à nouveau son application, relut le mot « en livraison » à côté du titre *Une collection de trésors minuscules*¹ de Caroline Vermalle, un roman qu'elle voulait lire depuis des siècles ; jeta un nouveau coup d'œil à sa boîte aux lettres pour faire bonne mesure. Puis la referma rageusement.

— Je vais le tuer, ce facteur ! grogna-t-elle en tapant le code de son immeuble.

— Encore un colis mal livré ?

Élaïa sursauta, avisa l'homme qui lui tenait la porte, un voisin d'à peu près son âge qu'elle avait déjà croisé plusieurs fois, et grommela un « merci » tout juste poli. Goguenard, il la toisa de la tête aux pieds tandis qu'elle entra à sa suite dans l'ascenseur. Apercevant son reflet dans le miroir, elle prit soudain conscience qu'elle était encore à moitié en pyjama, rosit légèrement et sourit avec autant de naturel que possible, comme si sa tenue était parfaitement appropriée.

— J'ai beau faire des réclamations à la Poste chaque semaine, mes colis arrivent toujours avec deux ou trois semaines de retard, quand ils arrivent ! expliqua-t-elle dans le vain espoir de faire oublier son gilet en pilou.

— Je dois avoir de la chance : je n'ai jamais eu de problème, s'étonna son voisin.

— Ou bien vous avez tapé dans l'œil du facteur.

1. *Une collection de trésors minuscules*, Caroline Vermalle, éd. Belfond, 2014 (p. 25).

Ce n'est qu'en voyant les yeux de son interlocuteur s'arrondir de surprise qu'Élaïa s'aperçut de ce qu'elle avait laissé échapper.

— Désolée, bafouilla-t-elle. Humour douteux.

Fort heureusement, l'ascenseur s'arrêta à son étage et elle sortit en trombe, tête baissée pour masquer ses joues écarlates.

— Il faut vraiment que je sorte plus, lança-t-elle à son chat qui l'attendait derrière la porte. Je ne sais plus parler aux gens.

Comme il s'en moquait, elle écarta les mains dans le vide et les agita sous son museau.

— Désolée. Pas de cartons pour toi aujourd'hui.

Le matou renifla, déçu, et s'en retourna ne rien faire avec un air dédaigneux. Élaïa contempla un instant le vide de son appartement, rangea machinalement une paire de chaussettes qui traînait sur le canapé, s'assit à son bureau et se remit au travail.

Non sans avoir auparavant rédigé un énième mail de réclamation au sujet de son colis.

2

Une collection de trésors minuscules

Chère Élaïa,

Tu trouveras ci-joint le fichier du prochain roman de Silène Edgar dont nous avons déjà parlé. L'objectif est de l'aider à étoffer le texte pour rentrer dans le format de notre nouvelle collection jeunesse : il faudrait lui faire écrire quelques chapitres supplémentaires, par exemple à la fin. Elle a tendance à se précipiter dans sa hâte de terminer et le lecteur reste un peu sur sa faim. Ah, et n'hésite pas à supprimer des virgules, elle en met partout !

Je compte sur ta diplomatie dans tes échanges avec elle, car elle représente un de nos gros enjeux de l'année prochaine.

Je t'ai envoyé un exemplaire de ses ouvrages précédents la semaine dernière, tu devrais les recevoir aujourd'hui. Lis-les avant de travailler sur celui-ci, j'aimerais qu'on garde la cohérence de l'univers.

Je sais que c'est bientôt la période des fêtes, mais on est un peu en retard sur le planning et il nous faudrait le fichier terminé pour le 3 janvier, à mon retour de vacances. Tu avais prévu de prendre des congés ?

En te souhaitant une très belle journée, et d'avance un
joyeux Noël,

Bien à toi,

Nolwenn.

— Autant pour mes vacances à la montagne, grommela
Élaïa en ouvrant la pièce jointe.

Comme chaque Noël, elle emporterait l'ordinateur au chalet et travaillerait pendant que sa famille irait au ski. Non que ça l'embête vraiment : elle n'avait jamais aimé les sports de glisse, et la perspective de plancher sur un roman de Silène Edgar au coin du feu n'était pas pour lui déplaire. Elle adorait cette autrice à la plume à la fois douce et incisive, chaleureuse et engagée. Mais, bon. Les gens normaux prenaient des congés à Noël, ce dont Nolwenn, qu'elle aimait beaucoup par ailleurs, n'avait pas l'air de se soucier. Les joies de la vie de freelance.

Avec un soupir, elle prit ses clés, vérifia cette fois que sa tenue était à peu près correcte et se rendit sans espoir jusqu'à la boîte aux lettres, qui, malgré ses relances répétées à la Poste, ne lui avait rien livré d'autre que des factures ces dernières semaines. L'angoisse monta en flèche. Elle avait déjà perdu un client la semaine précédente, car elle n'avait pas pu rendre son boulot à temps – elle n'avait jamais reçu les épreuves papier qu'elle était censée corriger en urgence. Elle ne pouvait pas se permettre d'en perdre un autre, et surtout pas Nolwenn, qui lui proposait du travail régulièrement depuis des années. L'éditrice était gentille, très pro, mais exigeante, et les freelances ne manquaient pas.

Élaïa tourna la petite clé dans la serrure. La boule au ventre, elle formulait déjà mentalement son mail mentionnant qu'elle n'avait pas reçu les romans quand elle découvrit un paquet dans la boîte aux lettres. Rectangulaire, un peu épais, dans une enveloppe à bulles qu'elle connaissait bien.

Elle s'en empara en sautant sur place, fonda dans l'ascenseur – évidemment, quand elle était habillée correctement, elle ne croisait jamais personne – et déchira le paquet.

Son regard tomba sur une couverture blanche cartonnée sur laquelle figuraient une boule à neige rose pâle contenant la tour Eiffel et deux tickets de métro, sous les lettres colorées du nom de l'autrice.

Mais ce n'était pas celui de Silène Edgar.

Dans ses mains, elle tenait enfin *Une collection de trésors minuscules* qu'elle aurait dû recevoir deux semaines plus tôt. Elle fronça les sourcils, regarda à nouveau l'enveloppe, s'aperçut que le rabat était froissé et scotché, comme si quelqu'un l'avait ouvert avant de le lui renvoyer, déçu par le contenu.

— Eh non, c'était pas un jeu vidéo, ricana Élaïa.

Elle serra précieusement le roman dans ses mains, promesse de quelques heures de bonheur délectables. Puis elle se résolut à écrire à Nolwenn pour lui expliquer qu'elle devrait travailler sans avoir lu les romans de Silène, à moins d'un miracle semblable à celui qui venait de se produire.

Sa journée de travail terminée, la tête lourde d'être restée trop longtemps devant l'ordinateur mais satisfaite d'avoir trouvé la bonne formule pour rédiger une quatrième de couverture sur un roman particulièrement touffu, Élaïa fit descendre le matou de ses genoux et quitta son bureau en se massant les yeux. Un coup d'œil dans le frigo – rien d'enthousiasmant à grignoter. Elle allait devoir sortir faire quelques courses... à moins de se contenter d'un bol de céréales et d'entamer tout de suite le roman de Caroline Vermalle, songea-t-elle, regardant la couverture abandonnée sur la table basse d'un air gourmand. Cela faisait longtemps qu'elle n'avait pas posté de chronique

sur son blog, *Les Lectures d'Élaïa*, et cela lui manquait... Elle qui travaillait toujours sur des romans qui ne paraîtraient que six mois plus tard au bas mot, elle était souvent frustrée de ne pas pouvoir échanger à chaud sur ses lectures. Sur son blog, elle trouvait enfin la satisfaction de parler avec des personnes qui aimaient autant lire qu'elle. On ne trouvait pas des amateurs de roman à tous les coins de rue, surtout quand on ne sortait pas beaucoup de chez soi !

Oui, elle adorait son travail, sa solitude, mais elle avait aussi besoin de partage, d'une ouverture sur le monde qui l'invitait à découvrir d'autres univers que le sien. C'était d'ailleurs l'un des commentaires de son blog qui lui avait permis de découvrir le roman de Caroline Vermalle. En lisant l'extrait partagé, elle avait tout de suite accroché à la plume de l'autrice, à la fois simple et poétique, qui donnait envie de regarder autour de soi comme si c'était la première fois.

Elle saisit l'ouvrage, en apprécia la texture, lut la dédicace comme on déguste un bonbon. Elle ne put s'empêcher de jeter un œil à la première phrase, consciente que ce simple geste risquait de l'entraîner jusque tard dans la nuit.

« La neige tombait sur les quais de la Seine à Paris et deux jeunes femmes la regardaient tomber. »

Son téléphone sonna, l'arrachant à sa lecture. Le nom « Naïme » s'afficha sur l'écran, la poussant à décrocher.

— Coucou ! lança la voix de sa meilleure amie au bout du fil. Tu as fini de bosser ou pas encore ?

— J'ai fini à l'instant.

— Cool ! Je passe te prendre, Coralie est déjà en chemin, elle nous retrouvera sur place.

Il lui fallut quelques secondes pour percuter.

— On est jeudi ?

— Ben oui, Dory ! Ce soir, c'est restau thaï.

La gourmandise de Naïme, qui s'entendait jusque dans le combiné, arracha un sourire à Élaïa.

— Je suis en bas dans dix minutes ! promit-elle à son amie avant de raccrocher.

Elle reposa son roman, lui jeta un regard empli de regrets, puis fila dans la salle de bains pour enfiler un jean propre et un chemisier confortable.

Une heure plus tard, les trois amies étaient attablées devant un délicieux bobun aux crevettes et se racontaient leurs péripéties de la semaine.

— J'ai fini par recevoir mon bouquin ! annonça Élaïa, qui ne manquait jamais de se plaindre du facteur à ses amies. En revanche, ceux du boulot sont toujours aux abonnés absents...

— Ta vie est palpitante, se moqua Coralie. Et ton charmant voisin alors, tu l'as revu ?

— Ah non, pitié, pas toi !

Son amie, une petite brune au charme naturel, leva un sourcil, un brin vexée.

— Mes parents me tannent pour que je trouve un copain, grommela Élaïa. Comme si je ne pouvais pas m'épanouir en étant célibataire.

— C'est toi qui dis toujours qu'il manque quelque chose à ta vie, suggéra doucement Naïme.

— C'est vrai, mais pas ça. Si je croise quelqu'un qui me plaît, tant mieux. En revanche, pas question de me mettre en chasse comme si j'avais besoin d'un homme pour être heureuse.

Coralie approuva :

— De toute façon, même si t'avais un mec, ils te mettraient la pression pour que tu te maries.

— Ta belle-mère a encore fait une remarque au repas de famille ? compatit Élaïa.

Coralie opina.

— Elle ne dit pas ça méchamment, mais qu'est-ce que ça peut être lourd ! Tout ça parce qu'à trente ans on est censées être mariées avec une maison et un petit chien. Gaëtan et moi, on est très heureux comme on est, pas la peine de dépenser des milliers d'euros pour se prendre la tête avec nos familles sur la couleur des napperons. (Elle se tourna vers Naïme.) Toi, au moins, t'as coché toutes les cases, t'es peinarde.

Naïme éclata de rire.

— On en parle du livre sur les bébés que ma tante m'a offert pour mon anniversaire ?

Les trois amies ne purent retenir un fou rire à l'évocation de ce moment mémorable.

— Celle-là, heureusement qu'on ne me l'a pas faite, parce que j'ai tout un tas d'arguments prêts à servir, reprit Coralie, un peu échauffée.

La question des enfants était toujours sensible chez elle : elle n'en voulait pas, jamais, elle était même prête à se faire ligaturer les trompes mais ne trouvait aucun gynécologue qui acceptait de respecter son choix, sous prétexte qu'elle pouvait encore changer d'avis.

— Non, mais, sérieusement, j'ai un boulot génial, je fais des horaires de dingue, je pars en déplacement tous les mois, et je n'aime rien tant que voyager avec Gaëtan ou sortir avec des amis, ressassait-elle. Qu'est-ce que je ferais avec un mioche ? Sans compter que ce n'est pas un cadeau de le faire grandir dans ce monde...

— C'est vrai que c'est un sacré changement de vie, abonda Élaïa. Personne ne devrait être forcé de le choisir.

Elle-même n'était pas aussi catégorique que son amie mais ne s'imaginait pas mère dans un avenir proche. Un jour, peut-être, si elle rencontrait la bonne personne, lui viendrait l'envie de fonder une famille. Elle n'avait jamais été de celles qui désirent un enfant coûte que coûte et s'imaginait sans peine finir sa vie sans être passée par là. Pour être tout à fait honnête, les nourrissons lui faisaient même un peu peur.

Des trois, seule Naïme était certaine de vouloir un enfant, mais préférait attendre le bon moment, quand son mari et elle se sentiraient tout à fait prêts. Ce qui n'arrivait pas assez vite aux yeux de leurs deux familles.

— Le pire, c'est qu'à force on ne sait même plus si on a vraiment envie de passer à l'étape suivante ou si c'est seulement pour répondre à une pression sociale, par habitude, soupirait-elle en triturant sa longue natte brune.

La jeune femme dégageait une aura de douceur et de tendresse qui donnait envie de la prendre dans ses bras – à son grand regret, car elle détestait le contact physique, en dehors de celui de ses proches. Sa simple présence avait quelque chose de réconfortant, le genre qui vous donnait envie de sourire pour rien. Les jaloux diraient qu'elle était de ceux à qui tout réussit, avec cette facilité insolente à traverser la vie comme un nuage de bonheur, mais Élaïa avait très vite compris que son bonheur, elle le construisait à la sueur de son front, faisant de l'optimisme un véritable mode de vie que beaucoup auraient abandonné depuis longtemps s'ils étaient confrontés aux mêmes épreuves qu'elle.

Elle avait toujours admiré la capacité de son amie à rebondir, donnant l'illusion à qui ne la connaissait pas que rien ne pouvait

l'atteindre. Mais, derrière une simple phrase lancée l'air de rien, elle pouvait cacher de véritables interrogations existentielles que la pudeur l'empêchait de dire tout haut. « Issam et moi, on hésite à se lancer », entendit Élaïa derrière son silence.

— Le jour où les gens se mêleront un peu plus de leurs fesses, hein, conclut-elle – sa façon à elle de lui apporter discrètement son soutien.

— Moi, les gens, je m'en passe très bien ! soupira Naïme.

— Oh que oui, abonda aussitôt Coralie.

La pimpante brune aux cheveux courts était pourtant très sociable d'apparence : elle multipliait les cercles d'amis, passait ses week-ends sur les routes avec Gaëtan pour un gueuleton chez les uns ou chez les autres, n'avait pas son pareil pour mettre les gens en relation, ce qui lui servait beaucoup pour diriger sa start-up spécialisée dans le marketing écologique, et trouvait toujours le sujet de discussion qui passionnerait l'assistance. Mais, de son propre aveu, cela l'épuisait, même si elle n'arrivait pas à s'en passer. Elle rêvait souvent de son lit quand elle était en bonne compagnie ; puis retournait voir ses amis à la première occasion, rongant son frein lorsqu'elle restait chez elle. En un mot : Coralie avait la bougeotte. Tout le contraire d'Élaïa, qui avait du mal à comprendre où son amie trouvait l'énergie de voir autant de gens. « Vous êtes mes ancrés, leur disait parfois Coralie. Celles auxquelles je me raccroche quand j'ai envie de rentrer chez moi. »

Un rôle qui convenait parfaitement à Élaïa, toujours un peu surprise de faire partie de ce trio détonant. Elles s'étaient rencontrées une dizaine d'années plus tôt, lors de leurs études, tandis qu'elles jouaient les serveuses dans un restaurant miteux du campus pour payer leur loyer. Suivant des cursus très différents – Naïme en communication, Coralie dans le commerce,

Élaïa en lettres –, elles n’avaient pas accroché tout de suite. Sans le franc-parler de Coralie qui s’amusait à critiquer tous les clients avec un humour cinglant dès qu’elles étaient en cuisine, elles en seraient certainement restées là. Mais elles s’étaient mises à rire, surprises de se trouver une vision du monde semblable, très vite lancées dans de grands débats sur la société et la vie en général.

Naïme venait d’une famille nombreuse qu’elle adorait et, après quelques années à son poste d’agente immobilière, rêvait déjà d’une reconversion pour devenir assistante maternelle, sans trouver le temps (ou le courage ?) de franchir le cap pour se former. Coralie était fille unique de parents divorcés, pas spécialement portée sur les études, plutôt du genre carriériste que rien n’arrête depuis qu’elle avait fondé sa propre start-up avant même l’obtention de son diplôme. Quant à Élaïa, elle avait un petit frère pas beaucoup plus jeune qu’elle et aimait son job, sans concevoir pour autant de lui consacrer toute sa vie. Leurs conceptions du couple, de la famille, du travail, étaient souvent diamétralement opposées – mais c’était justement ça qui les réunissait, la curiosité, le plaisir renouvelé de découvrir leur propre monde sous un autre regard, qui leur donnait toujours matière à réfléchir. Ça, et une immense tendresse pour leur trio improbable.

— N’empêche, on s’est bien trouvées, les filles.

Coralie et Naïme regardèrent Élaïa en hochant la tête, surprises par ce débordement d’affection inhabituel.

— J’en connais une que la trentaine rend mélancolique, s’amusa Coralie.

— Désolée ma vieille, mais je n’ai pas encore trente ans, moi !

— C’est ça. Compte les jours, bichette, les cheveux blancs ne sont plus très loin.

— Arrête, j'en ai trouvé deux ce matin...

— Qu'est-ce que je disais ?

Les trois filles éclatèrent de rire et terminèrent voracement leur takoh – une sorte de gelée sucrée-salée à la crème de coco, servie dans des feuilles de banane. Élaïa participa aux discussions avec entrain. Elle parlait peu dans sa vie de tous les jours, alors, dans les rares moments où elle se trouvait en confiance, il devenait difficile de l'arrêter. Ses amies finirent par montrer des signes de fatigue.

— Je te ramène ? proposa Naïme en étouffant un bâillement.

Élaïa serait bien restée encore un peu, mais elle acquiesça en souriant.

— Merci !

Elles embrassèrent Coralie partie retrouver son compagnon, chantèrent du Disney à tue-tête dans la voiture ; hésitèrent l'une comme l'autre à aborder des sujets moins triviaux, dans l'atmosphère de l'habitable propice aux confidences. Finalement, elles mentionnèrent à demi-mot la souffrance de Naïme dans son entreprise qui durait depuis des mois ; plaisantèrent d'un ton grinçant sur son patron misogyne et sa difficulté à se faire entendre dans un univers très masculin, sans vraiment aborder le cœur du sujet. Entre elles, dans le silence, planaient les pleurs de Naïme dans les toilettes à sa pause du midi, ses poings crispés lorsqu'un subalterne tentait de lui expliquer comment elle devait faire son travail, juste parce qu'elle était une femme ; la pression qu'on lui mettait chaque jour pour qu'elle fasse ses preuves, elle qui travaillait là depuis des années. Naïme choisit cependant de monter le son sur un air du *Roi lion* qu'elle avait passé à son mariage, au grand désespoir de son tout nouveau mari, et toutes deux chantèrent de plus belle comme d'autres hurleraient leur colère. Elles se séparèrent avec leur bonne humeur habituelle.

À nouveau seule dans le calme de son appartement, Élaïa sentit la nostalgie revenir. Ses amies avançaient, construisaient leur vie de couple, leur avenir... et elle ? Ne passait-elle pas à côté de quelque chose en se complaisant dans son quotidien confortable ? La vie qui lui suffisait aujourd'hui ne manquait-elle pas de panache, d'aventure, comme celle des héros des romans qu'elle corrigeait ? Elle demandait toujours aux auteurs quel était le sens de leurs personnages : leur direction, leurs enjeux, ce pour quoi ils se battaient. Parfois, elle se disait qu'elle-même aurait fait un bien mauvais personnage, car elle n'avait rien de tout ça... Refusant pourtant de gâcher sa soirée, elle se fit couler un bon bain et se prépara une tisane à la menthe poivrée, empoigna son roman et se plongea avec délectation dans l'eau et la lecture.

Le roman était très bon : doux, rappelant l'importance des petites choses du quotidien, avec une dose de suspense pas déplaisante. Une histoire d'amour dans laquelle un avocat tombé en disgrâce menait une étonnante chasse au trésor pour retrouver son héritage, aidé par son assistante secrètement éprise de lui (forcément). En chemin, il apprenait à prendre le temps, à regarder autour de lui, sur fond de toiles impressionnistes... à vivre, en somme. Une chose qu'Élaïa oubliait un peu trop souvent, à force de se plonger dans les histoires des autres. Elle goûta à l'ironie de se sentir si touchée par cette soif de vivre sans avoir la moindre envie de sortir le nez de cet excellent livre. Elle avait toujours aimé ces récits des petites choses, des quêtes personnelles qui invitaient à profiter de la vie pour ce qu'elle était, sans avoir besoin de s'embarquer dans des missions épiques où l'on frôlait la mort à chaque coin de rue. Après tout, elle qui aimait la chaleur de son foyer voulait croire qu'elle pouvait aussi y trouver du sens...

Lire ce récit à taille humaine lui faisait un bien fou. Pourtant, plus Élaïa avançait, plus quelque chose la chiffonnait. À deux reprises déjà, elle avait l'impression qu'un doigt avait glissé sur la page qu'elle venait de tourner, laissant une infime trace d'encre sous certaines lettres.

Quelques pages plus loin, elle trouva carrément un coin corné, comme pour marquer un passage. Sourcils froncés, elle parcourut les lignes et en trouva quelques-unes soulignées au crayon gris, très légèrement, comme si on avait ensuite essayé de l'effacer.

« Apercevoir la tour Eiffel faisait toujours naître en elle un frisson. Non, pas tout à fait un frisson, plutôt le souffle d'un minuscule battement d'ailes, d'un envol soudain, et la nostalgie d'un instant à peine posé : c'est le bonheur des petits riens. »

L'espace d'un instant, elle le ressentit à son tour, ce minuscule frisson, sans savoir si c'était dû à la beauté de ces lignes qui résonnaient en elle, frappant à sa porte pile le jour où elle en avait besoin, ou à l'implacable évidence éclatant sous ses yeux.

Son précieux roman avait été victime d'un terrible outrage – corner une page ! Quel atroce personnage avait pu faire ça ? –, ce qui ne pouvait vouloir dire qu'une seule chose : quelqu'un l'avait déjà lu. Et il avait ressenti le même frisson qu'elle.

Les lectures d'Élaïa

UNE COLLECTION DE TRÉSORS MINUSCULES CAROLINE VERMALLE

CITATION DU JOUR

Apercevoir la tour Eiffel faisait toujours naître en elle un frisson. Non, pas tout à fait un frisson, plutôt le souffle d'un minuscule battement d'ailes, d'un envol soudain, et la nostalgie d'un instant à peine posé : c'est le bonheur des petits riens.

RÉSUMÉ

La trentaine séduisante, Frédéric Solis est un brillant avocat qui collectionne les succès et les tableaux impressionnistes. Son assistante, Pétronille, n'a d'yeux que pour lui mais il ne la voit pas, tout à son ambition et à son appétit de collectionneur... jusqu'au jour où un notaire lui annonce qu'il a fait un mystérieux héritage. Persuadé d'avoir touché le jackpot, Frédéric tombe de haut lorsqu'il découvre que son legs consiste en quelques tickets de métro et en une étrange carte aux trésors. Et puis la chance tourne. Quelques mauvaises affaires, et le voilà acculé : ses clients disparaissent et ses biens sont saisis. Il ne lui reste plus qu'à suivre la trace de l'étrange héritage, tandis que dans l'ombre Pétronille fait tout pour l'aider. De rencontre en rencontre et de surprise en surprise, le jeu de piste légué par un défunt bienveillant lui permettra de regarder, enfin, la vie au fond des yeux.

Quand un flirt avec la dérive se transforme en aventure trépidante et savoureuse, généreuse et... amoureuse.



J'ai aimé

- * La plume fine et élégante de l'autrice, avec une attention toute particulière aux détails. Une belle mise en abyme du propos du roman. Et un rappel par trop nécessaire de nos jours... S'il n'avait pas fait si froid, ça m'aurait donné envie d'aller me promener pour admirer les merveilles de la nature.
- * Les tableaux impressionnistes et leur histoire décrits tout au long du roman. J'ai toujours adoré les fameux *Nymphéas* de Monet. Il faut vraiment que j'aille visiter Giverny !
- * La belle histoire d'amour, qui a su séduire mon petit cœur de guimauve. Bon, si vous me lisez depuis longtemps, vous savez que je suis bon public vu que j'aime à peu près toutes les comédies romantiques, pourvu que le mec ne soit pas trop macho ni la fille trop niaise.

EN BREF

Un roman qui rejoint aussitôt ma propre collection de trésors (pas si) minuscules !

3

Pour un sourire de Milad

Chère Silène,

J'espère que vous allez bien et que vous profitez de vos vacances. J'ai passé les miennes en compagnie de votre texte, *Pour un sourire de Milad*¹, et je tiens à vous remercier pour ce très beau moment de lecture. C'est un superbe roman, touchant, émouvant juste ce qu'il faut. En revanche, il pourrait être judicieux de rallonger un peu la fin, qui me semble précipitée. J'aurais aimé en savoir plus sur les émotions de Milad. Peut-être pourriez-vous prendre plus le temps de développer sa relation avec Thisbé, et vous attarder sur les passages fantastiques qui sont si poétiques qu'on en reprendrait bien un peu ? Je me suis permis d'annoter le manuscrit en ce sens, vous y trouverez des suggestions qui...

— Raclette !

Ce simple mot prononcé avec enthousiasme eut pour effet immédiat de déconnecter le cerveau d'Élaïa. Plantant là son e-mail, elle rejoignit son frère, sa belle-sœur et ses parents autour d'une table débordante de fromage et de charcuterie.

1. *Pour un sourire de Milad*, Silène Edgar, éd. Scrineo, 2019. La fiche de lecture complète d'Élaïa est disponible en fin d'ouvrage, p. 292.

De la dinde et du bœuf uniquement, par égards pour Baya, l'épouse de son frère, de confession musulmane. Élaïa la serra dans ses bras et s'assit à côté d'elle.

— C'est génial que tu aies pu venir!

— Manquer une raclette au chalet avec toi? Jamais!

— Il y a des jours où je me dis qu'elle te préfère à moi, ronchonna son frère.

— Pauvre petit Lowen, ricana Élaïa.

Non contents de leur succès, ses parents avaient employé la même technique que pour elle lorsqu'ils avaient cherché un prénom à son petit frère. À tout prendre, Élaïa ne s'en tirait pas trop mal.

— Bon, on le fait fondre ce fromage? s'impacienta leur père.

Les tranches furent aussitôt transférées dans les caquelons et placées dans l'appareil, tandis que Lowen faisait tourner la charcuterie.

— On approche de ma définition du bonheur, lança Élaïa d'un air gourmand en faisant couler le fromage fondu sur une pomme de terre dégoulinante de beurre.

— Et le boulot, ça avance? demanda sa mère.

Élaïa grimaça. Sa mère s'était plainte qu'elle passait son temps à travailler au chalet au lieu de profiter de leur présence en skiant avec eux. Elle aimait beaucoup sa famille et s'entendait bien avec tout le monde, surtout avec Baya, mais, habituée à vivre seule, elle avait parfois du mal à supporter la promiscuité du chalet et appréciait de retrouver le calme pendant la journée. Si elle devait être tout à fait honnête, elle avait fait durer sa lecture un peu plus longtemps que nécessaire.

— J'étais en train de rédiger mon mail à l'autrice. Ensuite, je serai tranquille jusqu'à ce qu'elle ait rendu ses corrections.

— Génial! On te prend un forfait pour demain?

— En fait, j'espérais faire une balade en raquettes avec ma belle-sœur adorée, intervint Baya en attrapant son bras pour la serrer contre elle.

Élaïa acquiesça vivement.

— Lowen, épouser cette femme a été la meilleure décision de ta vie.

— Je sais, convint-il avec un regard tendre pour Baya.

— Et les enfants alors, c'est pour quand ? demanda leur père.

Baya s'empourpra, le regard fuyant, tandis que Lowen la couvait d'une œillade protectrice. Manifestement, le sujet avait déjà été abordé entre eux. Un instant, Élaïa se demanda s'ils en voulaient secrètement ou s'ils n'osaient pas avouer que ça ne les intéressait pas. Puis le souvenir de sa discussion avec Naïme se rappela à elle. Cette question n'appartenait qu'à eux.

— Papa ! gronda-t-elle. Je t'ai déjà dit de ne pas leur mettre la pression.

— Tu préfères qu'on parle de ton copain ?

— Un copain ? Quel copain ? renchérit aussitôt Lowen.

Élaïa soupira.

— Vous êtes irrécupérables.

— Tu aurais plus de chances de rencontrer quelqu'un si tu sortais plus, lui reprocha sa mère.

— Je peux gérer ma vie comme je veux ou vous me faites un planning des dix prochaines années ?

— Ta mère a raison, conclut son père d'un ton sans appel. Rester seule toute la journée chez toi, c'est pas une vie.

— C'est ma vie, pourtant.

Sentant le ton monter, Baya resservit tout le monde en fromage, puis posa une main douce sur le bras d'Élaïa.

— Ce que tes parents veulent dire, c'est que tu passes trop de temps dans des mondes imaginaires, entre ton travail et ton blog,

dit-elle avec tendresse. Tu devrais prendre plus de moments pour toi, pour faire des choses nouvelles... ça te ferait du bien.

— J'ai l'air d'aller mal ?

Les yeux de Baya se firent compatissants.

— Pour être franche, oui. Tu es souvent renfermée ces derniers temps, et ça m'inquiète que tu ne t'en rendes pas compte.

Autour de la table, tout le monde s'était tu. À leurs têtes, Élaïa comprit qu'ils en avaient déjà parlé ensemble. Elle se renfrogna, touchée malgré elle.

— Qu'est-ce que tu proposes ?

— On va commencer par aller faire cette balade en raquettes demain, et interdiction de toucher à un roman pendant les trois prochains jours. Ensuite... À toi de voir. Trente ans, ça peut être l'occasion de t'offrir un billet d'avion, non ?

Baya semblait véritablement inquiète. Cela la mit mal à l'aise : elle s'était certes sentie un peu nostalgique ces derniers mois, l'approche de la trentaine et l'épanouissement de ses amies lui donnant le sentiment qu'elle n'avancait pas (et, peut-être, générerait la crainte de se retrouver démunie si elle venait à avoir soudain envie d'aventure ou de fonder une famille). Mais, après tout, elle aimait sa routine actuelle, et le changement pour le changement n'avait aucun sens. Ses proches ne comprenaient simplement pas le plaisir qu'elle avait à passer sa vie entourée de romans.

— L'avion me donne des otites, répondit-elle finalement. Et, de toute façon, je ne peux pas laisser mon entreprise plus de quelques jours, sinon mes clients me remplaceront et je perdrai mes revenus.

— Tu n'es pas obligée de partir loin et longtemps. En train, on peut déjà aller à Londres, Bruxelles, et même en Italie ou en Espagne.

Sur le papier, cela sonnait bien. Dans les faits... Il lui faudrait travailler deux fois plus avant et après pour compenser son absence, faire de la paperasse pour passer les frontières, subir l'inconfort d'un voyage interminable et l'oppression de la foule sur les lieux touristiques. Pourquoi s'infliger ça alors qu'elle voyageait déjà tous les jours à travers ses livres, et dans des lieux bien plus exotiques que le Colisée ou le château de la reine d'Angleterre ?

Élaïa balaya la suggestion d'un geste de la main.

— Je n'ai pas envie de partir toute seule, et mes amies utilisent déjà tous leurs congés pour roucouler avec leurs mecs. (Elle se força à sourire.) Je suis trop pantouflarde pour voyager !

Un silence pesant accueillit sa plaisanterie, achevant de ruiner sa bonne humeur.

— Bon, vous m'excuserez, ce repas était excellent mais j'ai beaucoup trop mangé. Je vais aller digérer près du feu avec un bon bouquin.

Elle se leva, débarrassa et prit un roman qui traînait là pour bien marquer son désaccord. Elle l'ouvrit, mais n'avait pas la tête à la lecture. En fait, elle pensait à Milad, le héros du livre de Silène Edgar qu'elle venait de terminer. Un jeune Syrien débarqué en France qui s'accommodait tant bien que mal de sa nouvelle vie dans un collège breton, sans savoir ce qui était arrivé à sa famille. Son défi, lancé par son amie Thisbé, c'était de trouver une raison de sourire pendant vingt-et-un jours d'affilée. Elle-même n'avait jamais été de nature très souriante, souvent plongée dans ses pensées et l'esprit un peu ailleurs. Elle aurait eu bien du mal à remporter un tel challenge, sans s'en trouver malheureuse pour autant. De l'extérieur, elle semblait parfois un peu éteinte, mais sa tête fourmillait de conversations, d'aventures, de rires, de pleurs, de victoires et de défaites, bien

plus intenses que tout ce qu'elle aurait pu vivre en prenant un train – ou même un avion.

Et pourtant, alors que la conversation avec Baya résonnait encore dans son esprit, elle ne pouvait s'empêcher de s'interroger... *Et si elle avait raison ? Et si, à force de vivre par procuration, je finissais par oublier de vivre pour moi ?*

Et si un jour je ne trouvais plus de plaisir à la lecture... qu'est-ce qu'il me resterait ?